Voyager en Méditerranée aux XVI^e et XVII^e siècles

Travelling in the Mediterranean in the sixteenth and seventeenth centuries

François Brizay

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2850>

DOI : 10.4000/abpo.2850

ISBN : 978-2-7535-3601-2

ISSN : 2108-6443

Éditeur

Presses universitaires de Rennes

Édition imprimée

Date de publication : 15 novembre 2014

Pagination : 147-163

ISBN : 978-2-7535-3450-6

ISSN : 0399-0826

Référence électronique

François Brizay, « Voyager en Méditerranée aux XVI^e et XVII^e siècles », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest* [En ligne], 121-3 | 2014, mis en ligne le 15 novembre 2016, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/abpo/2850> ; DOI : 10.4000/abpo.2850

Voyager en Méditerranée aux XVI^e et XVII^e siècles

François BRIZAY

Professeur d'histoire moderne, université de Poitiers, CRIHAM – EA 4270

Aux XVI^e et XVII^e siècles, la Méditerranée fut parcourue par des pèlerins, des marchands, des étudiants, des curieux, des soldats, des aventuriers. Pour connaître les conditions dans lesquelles ils ont circulé, l'historien dispose de deux types de documents : des témoignages rapportés dans des récits de voyage, et des recommandations générales sur les itinéraires, les taux de change, le logement, etc., qui figurent dans des guides. Les anecdotes et les épisodes rapportés sont-ils authentiques ? S'agit-il de souvenirs ou de reconstitutions plus ou moins réalistes ? Dans bien des récits de voyage, la limite entre le témoignage et la fiction reste ténue, mais les voyageurs donnent cependant des renseignements concrets sur les conditions matérielles de leurs déplacements en terre chrétienne et/ou musulmane.

Les récits de voyage étaient rédigés par des hommes qui appartenaient à la minorité lettrée et aisée de la société d'Ancien Régime, qui pouvait rester éloignée de son domicile pendant des mois, voire des années. Nous nous appuyerons particulièrement sur le *Journal de voyage* que Montaigne et un domestique qui l'accompagnait rédigèrent en 1580 et 1581¹, et sur trois récits de pèlerinage publiés entre 1595 et 1664. Le gentilhomme breton Jacques de Villamont (v. 1558-v. 1629), qui accomplit un pèlerinage en Terre sainte, voyagea en France et en Méditerranée entre juin 1588 et septembre 1591. Il parcourut la Palestine, la Syrie et l'Égypte, et séjourna dix-sept mois en Italie, d'août 1588 au 18 avril 1589, puis du 7 juillet 1590 à avril 1591². Le Parisien Nicolas Bénard voyagea pendant un an, du 20 septembre 1616 au 20 septembre 1617. Il effectua en Terre sainte un pèleri-

---

1. MONTAIGNE, Michel de, *Journal de voyage*, édition présentée, établie et annotée par Fausta Garavini, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1983.

2. VILLAMONT, Jacques de, *Les Voyages du Seigneur de Villamont, Chevalier de l'ordre de Hierusalem, Gentilhomme du pays de Bretagne. Divisez en trois Livres* [...], Paris, Claude de Monstr'œil et Jean Richer, 1595.

nage au retour duquel il séjourna cinq mois en Italie³. Le Rouennais Gilles Fermanel voyagea avec trois amis un peu plus de deux ans, du 15 mars 1630 au 4 août 1632. Il séjourna plus de dix mois en Italie et se rendit en Terre sainte. *Le voyage d'Italie et du Levant*⁴ qu'il fit publier à Rouen en 1664 est une adaptation du *Voyage du Sieur de Stochove*, publié à Bruxelles en 1643, 1650, puis 1662, et de deux manuscrits de son défunt ami et compagnon de voyage, Robert Fauvel.

Ces témoignages permettent de se faire une idée des problèmes matériels et des difficultés que rencontraient sur terre et en mer les voyageurs aux XVI^e et XVII^e siècles, car ils nous renseignent sur des éléments concrets : la gestion quotidienne du transport, du logement et de l'alimentation, les formalités et les aléas du voyage, et les dangers qu'il fallait parfois affronter.

Le transport, le logement et l'alimentation

Les voyageurs utilisaient le plus souvent des moyens de transport publics. En Italie, par exemple, ils louaient des voitures tirées par des chevaux qu'ils changeaient dans les relais, ou circulaient avec un guide de caravane – un *procaccio* – qui conduisait un convoi de voyageurs et de marchandises légères et se chargeait de la nourriture et du logement. La force animale permettait de couvrir une distance moyenne de 45 km par jour. Au Levant, les voyageurs recouraient à différents moyens de locomotion : le cheval, l'âne, le chameau. En général, ils évaluaient mal les distances. Quand Villamont recourt à des unités de longueur (lieue de France, 4 km ; mille romain, 1,5 km), il se trompe régulièrement, comme les guides imprimés d'alors qui surestiment toujours les distances. Les contemporains voyaient le monde plus grand qu'il n'est.

Au XVI^e siècle, les pèlerins traversaient la Méditerranée sur de grosses nefs lentes, à voiles carrées, très hautes sur l'eau, dotées d'une nombreuse artillerie : elles avançaient au vent arrière, par brise assez forte. Villamont quitta Venise sur une nave, la *Ferra*⁵, un immense navire de 900 tonneaux qui mesurait 60 m de la proue à la poupe et avait trois ponts principaux, un château arrière de trois étages et sept voiles principales. Il voyagea aussi sur des navires plus petits comme la germe⁶ ou le caramoussal⁷, plus grand et plus apte à se défendre que la germe.

Une fois à bord, mieux valait s'installer dans la poupe. D'après Villamont, c'était le plus beau lieu du navire, et on y était éloigné de la proue et

3. BÉNARD, Nicolas, *Le Voyage de Hierusalem et autres lieux de la Terre Ste, faict par le Sr Bénard, Parisien, Chevalier de l'ordre du St Sepulcre de Notre Seigneur Iesus Christ* [...], Paris, Denis Moreau, 1621.

4. FERMANEL, Gilles, *Le voyage d'Italie et du Levant de Messieurs Fermanel* [...], Fauvel [...], Baudouin de Launay, et de Stochove, Sieur de Ste Catherine, Gentilhomme Flamen [...], Rouen, Jacques Hérault, 1664.

5. Ce navire est mentionné f° 222 r°.

6. Navire sans tillac que les Égyptiens conduisaient au Liban et sur la côte syrienne.

7. Navire marchand à trois mâts, avec une poupe élevée.

des passagers qui avaient des poux. À leur départ de Saint-Jean d'Acre, Fermanel et ses amis furent installés, eux aussi, dans la grande chambre de poupe, « qui est la meilleure commodité de tout le navire ».

Les voyageurs recommandent de se procurer un coffre avant de s'embarquer pour la Terre sainte. Villamont acheta à Venise une caisse en sapin de cinq pieds de long et de près de deux de large pour se reposer dessus. Pour trois écus d'or, il fit réaliser une couverture et un matelas un peu plus long et large que la caisse, et il acheta deux draps. Bénard conseille lui aussi l'acquisition d'une grande caisse ou d'un coffre de sapin de la longueur du pèlerin pour y enfermer à clef ses provisions, qu'il détaille : du biscuit, du pain, du bon vin, de l'eau de vie, du jambon, du saucisson, des raisins de Damas, des oranges, des citrons, du sucre, des pruneaux, des clous de girofle, des confitures. Cette caisse servait de lit, de table, de garde-robe.

Villamont donne des renseignements précis sur les sommes qu'il déboursa pour voyager sur des navires. Avant de partir de Venise, il avait convenu avec le patron de la nave de lui verser six écus par mois pour la nourriture à sa table. Le paiement se faisait souvent en plusieurs versements : pour aller de Chypre à Jaffa, Villamont accepta de verser un quart de la somme au départ, un quart à Jaffa et la moitié à Tripoli. Son voyage de Venise au Levant, frais de séjour en Terre sainte compris, lui coûta 350 sequins, ce qui correspondait à la fin du XVI^e siècle à 2 500 journées de travail d'un manœuvre dans le bâtiment⁸.

Les auberges et les hôtelleries décevaient souvent les voyageurs. Montaigne porte un jugement sévère sur celles d'Italie. À Padoue, il trouva l'hôtellerie de moins bonne qualité qu'en Allemagne, bien qu'elle y fût moins chère d'un tiers. Les Français formulaient plusieurs reproches. Ils étaient désagréablement surpris par la saleté. À la fin du mois de juin 1581, Montaigne dut dormir dans de curieuses conditions à Florence :

« Pour éviter [la chaleur] dans ces chambres d'auberge, j'étais obligé, j'étais forcé la nuit de dormir sur la table de la salle, où je faisais mettre des matelas et des draps, et cela faute de pouvoir trouver un logement commode ; car cette ville n'est pas bonne pour les étrangers. J'usais encore de cet expédient pour éviter les punaises, dont tous les lits sont fort infectés⁹. »

Montaigne trouva les hôtelleries qu'on lui avait indiquées à Florence sales et plus chères qu'à Paris et à Venise. En outre, la nourriture et la boisson y étaient servies non pas dans de la vaisselle en étain mais dans une « terre peinte, assez malpropre ». Villamont fut, lui aussi, choqué par la saleté de la literie, particulièrement dans le royaume de Naples où, écrit-il :

« On est tres-mal traité du boire, du manger et du coucher, sans qu'il soit possible pouvoir avoir des linceux blancs. Mais outre ce, les lits sont plus sales qu'en un hospital, n'y ayant rien qu'un matelas jetté sur quatre ou cinq

---

8. FONTENAY, Michel, « Les voyages du sieur de Villamont : Paris-Jérusalem en 1588 », *L'Histoire*, n° 86, fév. 1986, p. 58.

9. MONTAIGNE, Michel de, *Journal de voyage...*, p. 307-308.

planches de bois. Ce qui se void aussi en quelques autres endroits d'Italie, où l'on est mal couché, encore que de la bouche l'on y soit assez bien traité¹⁰. »

À une époque où l'hygiène restait rudimentaire, les voyageurs ne supportaient cependant pas une literie sale. Depuis le XVI^e siècle, dans les milieux aisés, on insistait sur la blancheur et le changement fréquent des chemises, et les traités de savoir-vivre des XVI^e et XVII^e siècles répétaient que la netteté du linge était celle de toute la personne. Sous les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, la propreté était une marque de bienséance dans la haute société¹¹.

En Italie, les Français déploraient aussi l'absence de vitres et de châssis. En 1691 encore, Misson¹² peste contre les auberges italiennes :

« Ils ne sçavent ce que c'est que de vitres, et leurs châssis ne sont garnis que de toile, ou de papier toujours déchiré; de sorte qu'il faut inventer tous les soirs des machines pour se mettre un peu à l'abri. »

Les voyageurs français étaient également surpris par certaines pratiques. Des aubergistes étaient si peu accueillants et si malhonnêtes qu'ils faisaient fuir les clients. Monconys¹³ se plaint ainsi qu'à Chivasso « l'Hos-tesse par sa mauvaise grace [l']obligea d'aller dîner à un autre logis ». Quelques voyageurs donnent des informations étonnantes sur les auberges de Sicile. Jouvin de Rochefort signale que, pour le respect des bonnes mœurs, seuls les hommes pouvaient passer la nuit dans les hôtels de l'île, et pour s'assurer qu'aucune femme ne s'était glissée dans les chambres pendant la nuit, les autorités municipales chargeaient un « garde » de passer près des lits et de tâter le menton des dormeurs pour s'assurer qu'ils avaient bien une barbe¹⁴. Cette étrange information est reprise par Jordan en 1693 et par Deseine en 1699¹⁵. Ces trois voyageurs furent-ils les témoins

10. VILLAMONT, Jacques de, *Les voyages du Seigneur de Villamont...*, f° 60 r°-v°.

11. VIGARELLO, Georges, *Le propre et le sale. L'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 1985, p. 72-77 et 90-94.

12. MISSON, François-Maximilien (mi XVII^e siècle-1722) : juriste protestant qui s'installa en Angleterre après la Révocation de l'Édit de Nantes. Il devint le précepteur du jeune Charles Butler, membre de la maison des ducs d'Ormond, qu'il accompagna dans le cadre d'un Grand Tour en Europe en 1687-1688. Il raconta ce voyage dans son *Nouveau voyage d'Italie, fait en l'année 1688. Avec un memoire contenant des avis utiles à ceux qui voudront faire le mesme voyage*, La Haye, Henri Van Bulderen, 1691.

13. Le lieutenant criminel au présidial de Lyon, Balthasar de MONCONYS (1611-1665), voyagea deux fois en Italie, du 25 octobre au 6 décembre 1646, et du 12 avril au 30 juin 1664. Son *Journal* fut publié à titre posthume à Lyon, en 1665-1666, chez Horace Boissat et Georges Remeus.

14. JOUVIN de ROCHEFORT, Alfred : cartographe et trésorier général de France. Il publia en 1672 à Paris, chez Denis Thierry, *Le voyageur d'Europe, où sont les voyages de France, d'Italie et de Malthe, d'Espagne et de Portugal, des Pays-Bas, d'Allemagne et de Pologne, d'Angleterre, de Danemark et de Suède* (3 t. de 2 vol. chacun).

15. JORDAN, Claude, dit « de Colombier », *Voyages historiques de l'Europe dediez au Roy...*, Paris, Nicolas Le Gras, 1693-1700, 8 vol., t. 3, *Qui comprend tout ce qu'il y a de plus curieux en Italie*, 1693; DESEINE, François-Jacques, *Nouveau voyage d'Italie...*, Lyon, Jean Thioly, 1699, 2 vol.

amusés de l'application de cette curieuse législation ou se sont-ils contentés de rapporter une rumeur ? Ils ont sans doute jugé plaisant d'évoquer une coutume qui sort de la liste convenue des récriminations à propos des auberges.

Des hôtelleries réservaient toutefois quelques bonnes surprises¹⁶, et elles n'étaient pas les seules maisons fréquentées par les voyageurs. Lorsqu'il arriva à Rome le 30 novembre 1580, Montaigne passa deux jours à l'auberge de *l'Ours*, le temps de trouver un logement chez un Espagnol près de l'église Santa Lucia della Tinta, dans la rue Monte Brianzo. Pour vingt écus par mois, il disposa de « trois belles chambres », d'une salle, d'un garde-manger, d'une écurie et d'une cuisine. Comme l'illustre Gascon, les voyageurs logeaient souvent dans ce qu'ils appelaient une « chambre locante ». Ce fut le cas de Jean-Antoine Rigaud, à Venise, et de Bénard, à Naples. À la différence de Montaigne, qui aimait rencontrer des étrangers lorsqu'il voyageait hors de France, bien des Français préféraient loger dans des maisons ou des hôtels tenus par des compatriotes. Ainsi, à Rome, Grille fut d'abord l'hôte d'un Français « *au Montedorô* », près de l'église de la Trinité-des-Monts, avant de loger place Navone chez une vieille Marseillaise « fort prude¹⁷ ». À Naples, Rigaud résida à *L'Ourse*, une auberge tenue par un Lorrain qui hébergeait alors le baron de Biron, frère du maréchal. Monconys signale qu'à Ferrare, dans l'hôtellerie de *L'Ange*, le patron parlait français, et il semble avoir eu plaisir à rencontrer un compatriote, M. Terret, à l'hôtellerie *Saint-Marc*, à Bologne. Notons qu'au début du XVII^e siècle, à Milan, l'hôtellerie des *Trois Roys* était celle où logeaient ordinairement les Français, malgré son manque d'hygiène et l'impressionnant désordre qui y régnait¹⁸.

Dans l'empire ottoman, les voyageurs expérimentaient plusieurs types d'hébergements. Ils pouvaient être accueillis dans des logements aménagés par l'ambassadeur de France ou reçus chez des consuls ou des vice-consuls. Lorsqu'ils arrivèrent à Constantinople le 24 octobre 1631, Fermanel et ses amis furent hébergés dans un logis préparé par l'ambassadeur de France, M. de Césy¹⁹. Ils résidèrent plusieurs fois dans des logements aménagés par le consul de France, notamment à Chio, à Alexandrette, à Damas, à Damiette où un Grec faisait office de consul de France et, surtout, à Satalie (Antalya) où la demeure leur plut beaucoup :

« Il ne se pouvoit rien voir de plus agréable que la maison où nous estions logez, qui étoit la demeure du Consul ; elle est toute pratiquée dans la roche, y ayant toutes les commoditez nécessaires coupées à la pointe du ciseau. Il

16. MONTAIGNE, Michel de, *Journal de voyage...*, p. 157, 187. A Senigallia, Monconys recommande une « fort grande hostellerie qui appartient au duc de Florence, où l'on est fort bien » (*Journal*, t. 2, p. 432).

17. GRILLE, Jacques, seigneur de Robias, marquis d'Estoublon, *Lettres de Mr le Marquis de *** écrites pendant son Voyage d'Italie en 1669*, Paris, Claude Barbin, 1676, p. 145.

18. Anonyme, *Voyage d'Italie (1606). Introduction, établissement du texte et notes de Michel Bideaux*, Genève, Slatkine, 1981, p. 45.

19. Philippe de Harlay, comte de Césy, ambassadeur à Constantinople de 1620 à 1631.

y avoit trois fontaines qui descendoient du haut de la montagne, & qui avec un doux murmure traversoient toute la maison²⁰. »

Dans les villes de Terre sainte existaient des auberges. À Rama, la maison dite de Joseph d'Arimathie, ou de Nicodème, était réquisitionnée pour le logement des pèlerins depuis Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Elle était entretenue par des franciscains observants. Villamont y dort, ainsi que Bénard qui précise que c'est dans cette maison que Nicodème aurait sculpté le crucifix en bois, le *Volto Santo*, exposé dans la cathédrale de Lucques.

Dans certaines villes, faute d'hôtellerie, des voyageurs dormirent chez un particulier. Fermanel et ses amis furent ainsi hébergés « au logis d'un Juif » à Ténédos, dans le jardin d'un vieillard turc à Tripoli du Liban, et chez un médecin français au service de l'émir du Liban « Ficardin²¹ », à Beyrouth, dans une « assez belle maison » bâtie à l'italienne. À Saint-Jean d'Acre, ils logèrent chez des marchands français.

Dans les campagnes du Levant, où il n'existait pas d'hôtellerie, les voyageurs chrétiens s'organisaient de différentes façons pour passer la nuit. Comme l'explique Villamont, ils pouvaient se reposer dans des caravansérails :

« Ceux qui voyagent portent ordinairement quelque mante ou tapis velus sur lequel ils dorment, & des munitions de bouche pour se nourrir, combien que le plus souvent les habitants du pays tant chrétiens que mahométans leur apportent du pain & plusieurs sortes de viande, & quelquefois du vin qui leur vendent à assez bon pris²². »

Fermanel décrit ainsi les caravansérails : « Ce sont des lieux bastis comme des grandes halles, où l'on ne trouve que le couvert, & encore fort mal accommodé, car on est souvent contraint de coucher parmy les chevaux & les chameaux. » Il dort dans ceux de Bursa, de Kuşadası (au sud-ouest d'Éphèse) et de Kantoman, au sud d'Alep.

Les voyageurs chrétiens pouvaient aussi être reçus dans des monastères. À Jérusalem, les pèlerins se rendaient au couvent du Saint-Sauveur, comme Villamont, Bénard et Fermanel. Ils pouvaient aussi recevoir l'hospitalité dans des monastères tenus par des non catholiques. En 1589, à un moment où la peste sévissait à Tripoli du Liban, le consul de France accueillit Villamont et des pèlerins français dans le monastère maronite Saint-Jacob, où il s'était réfugié, à une lieue de Tripoli. À Patmos, Fermanel et ses compagnons passèrent la nuit dans un monastère orthodoxe.

Parfois, enfin, les voyageurs étaient si éloignés de toute habitation qu'ils préféraient dormir à la belle étoile. Fermanel passa plusieurs nuits en plein air sur des plages à Mytilène, à Kos, à Jaffa, sur la côte lycienne

20. FERMANEL, Gilles, *Le voyage d'Italie et du Levant...*, p. 234.

21. Fakhr el-Dîn II (1572-1635) : émir druze du Chouf, membre de la famille des Ma'an, qui étendit sa domination sur le Mont-Liban, la Galilée et le littoral libanais.

22. VILLAMONT, Jacques de, *Les voyages du Seigneur de Villamont...*, f° 223 v°-224 r°.

et sur la côte du golfe d'Antalya, près de Kyrénia (à Chypre), sur les rives de l'Oronte, près d'Antioche. Il dort également sous des cèdres, dans la montagne libanaise, où il crut qu'il allait geler de froid, bien que l'on fût en août, et il coucha dans le désert, sous une tente, qu'il nomme « pavillon », notamment entre Alep et la Mésopotamie.

Si les nuits ne laissent pas beaucoup de mauvais souvenirs, la table suscite en général des commentaires peu élogieux. Monconys se souvient d'une hôtellerie, près de Rome, qui appartenait, écrit-il, au propre frère du pape Alexandre VII et où il n'y avait ni œufs, ni beurre, ni draps. Misson donne un avis catégorique sur la nourriture proposée dans les auberges d'Italie : « Nous sçavons aussi par expérience, que cette Nation est fort sobre. Rien n'est si pitoyable que les repas d'auberges dans les petites villes, particulièrement en de certaines routes. » En outre, ajoute-t-il, elle est donnée avec parcimonie, car les aubergistes se contentent d'apporter fréquemment une fricassée de trois œufs ou autant de sardines pour le souper de cinq ou six personnes ! Même le vin laisse à désirer.

Au Levant, les voyageurs étaient souvent étonnés par la cuisine qu'ils découvraient. Bénard décrit la nourriture qui lui fut servie en Terre sainte : du pain un peu noir, un « vin corrosif & mal plaisant à boire sinon avec force eau ». Le pain se présentait sous forme de fouaces ou de petits tourteaux mal cuits et mal faits. La nourriture traditionnelle comportait aussi des potages de riz, de bœuf, de mouton et de chevreau, et l'eau était parfumée avec du miel et du sucre. Fermanel rapporte quelques-unes de ses expériences culinaires. Le repas qu'il prit au palais de Topkapi avec la suite de l'ambassadeur de France le déçut : « Tout ce banquet consistoit en mouton, poules bouillies & quantité de ris déguisé en plusieurs façons : nous demeurâmes environ deux heures à table, ayant aussi bon appétit à la fin qu'au commencement, le tout estant si sale & si mal accommodé qu'on n'en pouvoit manger²³. » Au Liban, au sud de Qanubin, à Bicare, il partagea le repas du gouverneur de la montagne libanaise, qui semble l'avoir déçu : « Nous y fusmes traitez à la Turquesque, n'y ayant pour table qu'un grand tapis de Perse contre terre, & pour toute viande rien que des poules bouillies, de la salade, des œufs, du lait de chèvre & du ris, le tout servy dans des plats de terre²⁴. »

Les formalités et les aléas du voyage

Le passeport était indispensable pour franchir les frontières. En Italie, les voyageurs qui n'en possédaient pas pouvaient passer à condition de donner de l'argent aux douaniers et autres agents de l'État. Pour aller de Toscane dans la légation de Bologne, Fermanel et ses amis durent verser deux réaux de huit (soit deux piastres) à un commissaire. Le passeport garantissait, en

---

23. FERMANEL, Gilles, *Le voyage d'Italie et du Levant...*, p. 67-68.

24. *Ibidem*, p. 307.

principe, la sécurité de son titulaire²⁵. Celui que possédaient Fermanel et ses compagnons leur permit de ne pas être inquiétés lorsqu'ils tombèrent sur le campement du « Roy des Arabes » dans le nord de la Mésopotamie : ce cheikh syrien venait de se réconcilier avec le grand vizir.

En Italie, le séjour dans une ville était soumis à la condition suivante : le jour de son arrivée, le voyageur devait présenter aux autorités municipales un document qui précisait d'où il venait afin d'obtenir un laissez-passer indispensable pour se loger. D'après Montaigne, pour obtenir une chambre à Ferrare, il fallait, dès son arrivée en ville, donner son nom à la municipalité et signaler le nombre de personnes qui vous accompagnaient. Un laissez-passer était également nécessaire pour quitter une ville²⁶.

Les villes d'Italie exigeaient aussi des voyageurs la présentation de « bulettes de santé » qui certifiaient qu'ils n'étaient pas malades. Sans les *bolete della sanità*, qu'ils avaient prises à Trente, Montaigne et ses amis ne seraient pas entrés à Vérone car « si n'était nul bruit de danger de peste ; mais c'est par coutume, ou pour friponner quelque quattrin qu'elles coûtent ». Les autorités italiennes ne plaisantaient pas avec ce document. Villamont rapporte qu'à la frontière entre la Romagne et le grand-duché de Toscane, à Pietramala, un commissaire toscan examina passeports et bulettes afin de s'assurer que les voyageurs n'avaient pas traversé « quelque lieu suspect », puis inspecta les valises. Il donne aussi des précisions sur l'usage des bulettes en Italie. Moyennant une taxe, des commissaires fournissaient ces documents qui mentionnaient le nombre de jours où l'on avait séjourné dans une ville. Villamont prétend qu'on ne se faisait plus délivrer de bulette au sud de Pietramala, car on n'en avait plus besoin en Toscane, dans les États du pape et dans le royaume de Naples. Rome en donnait cependant à ceux qui allaient à Venise.

Les lettres de recommandation étaient un autre document très utile pour voyager. C'est grâce à elles que Fermanel et ses amis purent s'embarquer à Civitavecchia sur une galère du nonce en Espagne. Bénard écrit que celui qui va se rendre en Terre sainte doit partir avec une lettre de recommandation de la société et confrérie des chevaliers du Saint-Sépulcre et des voyageurs de Terre sainte, alors sise rue Saint-Denis, à Paris. Elle était adressée au franciscain vicaire général gardien du Saint-Sépulcre à Jérusalem. À Istanbul, Fermanel et ses compagnons se firent remettre par le « Raïsquetap » (*raïs-kitab*), ou chancelier, des lettres de recommandation pour les gouverneurs des différentes villes qu'ils allaient traverser, et l'agha des janissaires leur adjoignit un *oda bachi* et un janissaire pour assurer leur sécurité. Une lettre de recommandation n'ouvrait cependant pas toutes les portes aux voyageurs. À Famagouste, celle que Fermanel et ses amis présentèrent au Grec qui devait leur faire visiter la ville fut inutile : leur

25. *Ibid.*, non paginé, au début du livre : « Passeport du Grand Turc donné à Messieurs Fermanel, Fauvel, Baudouin de Launay, et de Stochove. »

26. VILLAMONT, Jacques de, *Les voyages du Seigneur de Villamont...*, f° 18 v°.

hôte les dissuada d'entrer, car personne ne pouvait inviter un chrétien dans Famagouste à l'insu du pacha, sous peine d'être exécuté.

Outre l'obtention de recommandations auprès de personnes influentes, la préparation d'un séjour dans des pays étrangers nécessitait une gestion habile de son argent. Comme les voyageurs ne voulaient pas circuler avec de grosses sommes, pour des raisons de sécurité, ils recouraient à la lettre de change. Avant de partir au Levant, Villamont remit à un banquier parisien la moitié de ses deniers contre une lettre de change à présenter à Rome, moyennant une commission de 7 %. Il garda sur lui l'autre moitié, ce dont il se repentit par la suite, car on ne pouvait porter sur soi plus de 80 écus entre Lyon et Rome, et plus de 50 écus entre Turin et Rome : toute somme supérieure à celle qui était autorisée était saisie. Il conseillait de se faire payer en Italie la lettre de change en écus d'or, et recommandait les écus de France et d'Espagne pour voyager en Italie²⁷. Pour aller en Terre sainte, Villamont a peut-être emporté à Venise 2 à 3 kg de numéraire d'or et d'argent. Il recommande de se méfier des faux monnayeurs au Levant : « Et ne se trouvent tant de faux monnoyeurs en la terre Sainte, comme en la Sirie, Damas, Phénicie, Egypte, Tripoly, Chipre & autres lieux de l'Orient où à peine se peut trouver un seul maidin²⁸ qui soit d'argent. »

Pour éviter la solitude, on ne voyageait pas seul. Montaigne partit de France avec son frère (M. de Mattecoulon), Charles d'Estissac, son beau-frère Bernard de Cazalis, un gentilhomme lorrain nommé M. du Hautoy, et des domestiques. Villamont s'embarqua à Venise avec six pèlerins français et italiens²⁹. Après la visite de Jérusalem, ses compagnons de voyage regagnèrent l'Europe, mais lui décida de visiter la Syrie puis l'Égypte. Bénard quitta Paris le 20 septembre 1616 avec Francisque Fournery, un chrétien né à Constantinople, interprète en turc et en arabe auprès de l'ambassadeur de France à Constantinople; le 9 novembre 1616, il s'embarqua à Marseille sur la *Sainte Marguerite*, avec son ami Gyrard Potier, bourgeois de Paris, et Pierre Resteau, chanoine de Saint-Géry, à Cambrai. Au retour, Potier quitta Bénard à Trapani, car il voulait rentrer tout de suite à Paris, sans visiter l'Italie, et Resteau demeura à Rome. A Milan, Bénard décida de voyager avec un sergent qui se rendait à Nimègue.

Des guides et des protecteurs rendaient le voyage plus facile et plus agréable. Villamont visita l'Égypte avec le baron de la Faye qui s'était converti à l'islam. Il fut souvent accompagné par des hommes armés chargés d'assurer sa sécurité : un janissaire (renégat), entre Tripoli et Damas, un janissaire et un drogman pour aller voir les pyramides de Guizèh, un janissaire, un drogman et quelques arquebusiers pour se rendre sur un

27. *Ibidem*, f° 2 v°-3 v°.

28. Le maidin valait 10 deniers de France à la fin du XVI^e siècle, 15 deniers en 1617.

29. François de Rouyères, sieur de Brignac, le prêtre Léonard de Corbiat, le curé lorrain Denis Jacquemin, le servite Cristoforo Saradello, le gentilhomme brescien Hieronymo Bosquetti, et le gentilhomme génois Giovan Maria da Pontici (VILLAMONT, *Les voyages du Seigneur de Villamont...*, f° 101 r°).

site où étaient conservées des momies, à environ neuf lieues du Caire. À Saqqarah, des guides le conduisirent dans des grottes qui abritaient des momies. Fermanel et ses amis reçurent le même type de protection : le consul à Smyrne leur adjoignit un janissaire et un truchement (interprète); ils partirent d'Alep, pour aller en Mésopotamie, escortés par des Arabes armés; dans le Sinaï, ils furent guidés par un chef arabe et accompagnés par un religieux du couvent de Sainte-Catherine qui servait d'interprète car il parlait un peu italien.

Toutes ces protections ne prémunissaient pas contre les tracasseries. Les voyageurs étaient taxés à l'entrée et à la sortie de la plupart des villes d'Italie par des gardes qui refusaient de les laisser circuler si on ne leur donnait pas une petite somme d'argent. Le passage des frontières donnait une nouvelle occasion de se faire racketter. À la sortie de Fondi, Villamont et ses compagnons durent ouvrir leurs valises et leurs bourses, et comme les « gableurs » n'y trouvaient rien d'intéressant, ils firent appel à des « faquins » de Sportelle³⁰ armés d'arquebuses qui voulurent fouiller leurs bagages. Il fallut donner quatre carlins. Ensuite, les voyageurs entrèrent sur les terres du pape où ils durent payer un jules par valise, sans que celle-ci fût inspectée.

En Terre sainte, un des droits qu'il fallait acquitter était le « caffare » que Villamont définit comme « un péage qu'on paye [aux chefs arabes] pour passer librement aux lieux où [les voyageurs] sont sans courir fortune d'estre volez ou offencez par les chemins en les rencontrant ». Il dut lui-même en payer un à Jaffa, cinq autres entre Jaffa et Jérusalem, puis donner encore deux sequins pour entrer dans Jérusalem (un pour le cadî, un pour le truchement du couvent). Au retour, sur la route de Jérusalem à Jaffa, il paya deux caffares. Bénard dut acquitter cette taxe et d'autres droits au garde des tours de Jaffa (un sequin), à celui qui allait chercher le truchement à Rama (0,5 piastre, soit 23 sous), au raïs des Arabes près de Rama (un sequin), au truchement, à ses *moucariz* (muletiers) et aux quelques janissaires qui guidaient et escortaient le convoi (7 sequins à l'aller, autant au retour), et aux Arabes que l'on rencontrait sur la route de Jérusalem (3 ou 4 maidins, soit 4 à 5 sous).

Le pèlerinage était une activité dont profitaient les autorités ottomanes et les religieux. Bénard donne la liste des bakchichs à verser à Jérusalem³¹ : 9 sequins d'or aux gardes turcs pour entrer dans l'église du Saint-Sépulcre, un sequin pour le cierge que les religieux du Saint-Sauveur remettaient au pèlerin lorsqu'il arrivait à Jérusalem, un sequin pour le cierge que l'on allumait dans l'église du Saint-Sépulcre, un sequin pour le drogman, les janissaires et les *moucariz* qui vous conduisaient à Bethléem, un sequin pour entrer au couvent de Bethléem, tenu par les cordeliers. Il fallait également payer pour entrer dans les chapelles des « chrétiens schismatiques »

30. Lieu non identifié.

31. BÉNARD, Nicolas, *Le Voyage de Hierusalem...*, p. 17-19.

situées dans et hors de Jérusalem. Le pèlerin qui voulait être reçu chevalier du Saint-Sépulcre devait verser 30 sequins d'or.

Les solliciteurs n'étaient pas la seule source de contrariété : sous des latitudes méridionales, la chaleur et la fatigue pouvaient transformer des voyages en une rude épreuve physique. Le soleil gênait souvent. Bénard note à propos de l'Italie : « Toute l'incommodité que le voyageur reçoit, c'est l'extrême chaleur qu'il faut endurer [...]. » Au Levant, la chaleur diurne rendait impossible tout déplacement. Beaucoup de voyageurs prenaient donc la route à minuit et circulaient de nuit pour profiter d'un peu de fraîcheur, et ils se reposaient dans la journée. En juin 1631, sur la route entre Alexandrette et Alep, Fermanel voyagea plusieurs jours entre minuit et 10 heures du matin. Il se reposait ensuite plusieurs heures sous des arbres avant de reprendre la route. Ensuite, entre Alep et Babylone, sa caravane partait deux heures avant le coucher du soleil et cheminait jusqu'à 3 heures du matin. Les voyageurs se reposaient pendant trois heures, puis reprenaient la route jusqu'à deux heures après le lever du soleil.

La traversée du désert demeurait l'une des épreuves les plus redoutées. En arrivant à Bagdad, Fermanel la décrit en ces termes :

« Nous arrivâmes devant cette ville & dans le camp des Turcs le trentième de Juin, ayans enduré des peines & fatigues incroyables pendant seize jours que nous avions cheminé dans les déserts, ayans esté incommodez jusques à l'extrémité par la chaleur & par la soif, car souvent nous marchions des deux & trois journées sans trouver d'eau, laquelle encore la plupart avoit le goust salé, ce qui causa une continuelle altération [...] pour le manger nous n'en recevions point tant d'incommodité, ayans bonne provision de biscuit, puis nos arquebuzes nous fournirent assez de gibier pour faire bouillir la marmite : le sommeil nous donna une cruelle peine, car pendant le jour nous estions si travaillés des mouches, des moucheron & de la chaleur, que nous ne pouvions dormir, & la nuit il nous falloit marcher pour éviter l'ardeur du Soleil, ce qui nous mit à l'extrémité³². »

Le désert abritait en outre des animaux sauvages ! En rentrant de Bagdad, Fermanel écrit que les voyageurs ont peur, la nuit, des lions, tigres et léopards « & autres bestes semblables », qui rôdent près du camp. Les insectes venaient parfois s'ajouter à la chaleur pour achever de transformer le voyage en calvaire. Si tous les voyageurs ne connaissaient pas les excès climatiques du désert, ils restaient toujours exposés au risque d'une maladie infectieuse. Villamont connut ainsi plusieurs problèmes de santé. À Jérusalem, il tomba malade le dimanche 28 mai, deux jours seulement après avoir commencé la visite de la ville. À Limassol, il resta alité dix jours chez le consul, avec de la fièvre. Quatre jours après son arrivée à Alexandrie, il souffrit d'une fièvre tierce d'origine paludéenne : il eut froid, puis très chaud, et l'on crut qu'il allait mourir. Au retour du Levant, il resta à Venise du 17 août au 30 décembre 1590, notamment pour soigner « une opilation de ratte » parce qu'il avait bu trop d'eau gâtée au Levant.

32. FERMANEL, Gilles, *Le voyage d'Italie et du Levant...*, p. 280-281.

En raison des épreuves et des maladies endurées, on comprend que bien des voyageurs aient éprouvé une grande fatigue à un moment de leur voyage, notamment lorsqu'ils revenaient de Terre sainte : Fermanel et ses amis restèrent un mois à Livourne pour se reposer, se remettre des « incommoditez » endurées sur mer et se faire faire de nouveaux habits ; Bénard se reposa quatre jours à Naples avant de visiter l'Italie.

Le voyage en mer réservait de mauvaises surprises. L'alimentation, la tempête et la vie à bord dans la promiscuité le rendaient souvent très difficile à des hommes qui n'étaient jamais monté sur un bateau. Bénard résume crûment les impressions que partageaient bien des pèlerins, marchands et autres curieux, surpris par la rudesse et l'inconfort de la vie sur les bateaux :

« Mais en quelque lieu que le Patron vueille placer [le voyageur] il faut qu'il se résoude d'endurer toutes sortes de fatigues & d'incommoditez soit pour les vivres, pour le repos & maladies, mesmes de l'extrême chaleur, vents, orages, tempestes, & toutes autres afflictions & dangers qui talonnent à tous momens ceux qui voyagent & voguent sur la mer³³. »

Les voyageurs souffraient d'abord du manque d'eau et de la piètre qualité de l'alimentation, qui était rationnée. Villamont se plaignit du voyage qu'il effectua entre Alexandrie et Venise. Le patron n'offrit aux passagers que « puante chair salée, biscuit noir remply de vers » et « du vin pire que de l'eau », et « des febves cuictes en l'eau sans avoir amandement » les jours maigres. Le 27 avril 1590, après 36 jours de navigation, le patron du navire continua à restreindre la consommation d'eau qui commençait à manquer depuis plus de quinze jours, car chacun devait se contenter d'une chopine par jour, dont l'eau, pleine de vers, puait³⁴.

Il fallait aussi supporter des incommodités. Le mal de mer, par exemple, accablait bien des marins d'occasion. Bénard et ses compagnons en souffrirent dès le lendemain du départ de Marseille. Pour en limiter les effets, Villamont recommandait un peu de gingembre confit qui échauffait l'estomac après les vomissements, et quelques douzaines de noix de muscade, du clou de girofle, deux ou trois onces de cannelle. Pour atténuer les effets de la fatigue et de la chaleur, il conseillait de prendre des fruits, une ou deux livres de sucre, quatre ou cinq livres de raisin de Damas, cinq ou six livres de pruneaux.

Comme sur terre, la maladie guettait à bord. Sur le bateau surpeuplé qui le conduisit de Tripoli à Chypre, Villamont souffrit de la chaleur qui lui donna de la fièvre et il eut un « flux de ventre véhément », autrement dit la dysenterie. Il eut en outre des poux à cause de la promiscuité. Sur le bateau qui le ramenait d'Alexandrie à Venise, vingt-trois personnes dont quinze marins, quatre religieux, un Flamand et un riche marchand de Venise eurent une fièvre tierce et des flux de ventre, et quatre d'entre eux moururent, dont

33. BÉNARD, Nicolas, *Le Voyage de Hierusalem...*, p. 14.

34. VILLAMONT, Jacques de, *Les voyages du Seigneur de Villamont...*, f° 287 v°.

le Flamand : il fut dépouillé par les marins et son corps jeté à la mer. Les marins et les patrons se montraient parfois indéliçats. Villamont subit leurs avanies sur le bateau qui le ramenait d'Égypte à Venise :

« Si le patron estoit avare & inhumain, les mariniers estoient larrons, blasphémateurs, & remplis de tous vices, nous desrobans la nuit en dormant, & mesme l'écrivain de la nave, sans que l'on peust descouvrir le lendemain celui qui avoit commis le larcin, d'autant que le patron n'en tenoit aucun compte, pour ce qu'ils estoient tous Grecs comme luy, nation qui nous a plus en haine que les Turcs & Barbares, ayant mieux donner leurs filles en servitude aux Turcs qu'en mariage aux Catholiques³⁵. »

Les conditions météorologiques, enfin, tiennent une place importante dans les récits de voyage. Les auteurs évoquent régulièrement les tempêtes, les coups de vent, les vents contraires et la bonace qui retardaient la progression du bateau : le 24 novembre 1631, près de la Crète, le navire sur lequel était Fermanel essuya une tempête qui l'obligea à rester au large de l'île jusqu'au 2 décembre ; un vent contraire contraignit le bateau à bord duquel voyageait Bénard à faire escale à Cagliari du 15 au 21 novembre 1616.

Les dangers

Les voyageurs pouvaient supporter la chaleur, le mal de mer, la promiscuité et la saleté des chambres des auberges, qui ne mettaient pas leurs jours en danger. En revanche, la peste, la guerre et le banditisme, sur terre et sur mer, demeuraient trois fléaux qui pouvaient transformer un voyage en cauchemar.

Au Levant, où la peste frappa régulièrement aux XVI^e et XVII^e siècles, les voyageurs et les marins guettaient toute information sur la présence de cette épidémie. À Chypre, Villamont conclut un accord avec le patron d'une frégate pour aller en droite ligne à Jaffa, sans passer par Tripoli du Liban, parce qu'un navire vénitien avait annoncé que la peste sévissait dans ce port où il mourait chaque jour plus de 120 personnes. La peste obligeait donc parfois à changer d'itinéraire. En Italie, Fermanel et ses compagnons durent modifier le leur à deux reprises : ils ne purent aller de Livourne à Rome, car la peste sévissait encore à Sienne et le pape avait fait fermer les frontières de ses États. Ils renoncèrent donc à visiter l'Italie, et le 8 septembre ils s'embarquèrent sur un navire anglais, *La Résolution*, qui partait pour Constantinople. Au retour de l'empire ottoman, ils ne purent aller de Florence à Rome, car le pape maintenait la fermeture des frontières de ses États. Ils partirent donc à Venise.

Plus d'un voyageur vit également les conséquences de la guerre, qui sévissait fréquemment. En mars 1632, Fermanel traversa la région de Mantoue peu après le siège qu'elle subit de la part des Impériaux :

---

35. *Ibidem*, f° 285 r°.

« Tant plus nous nous approchions de cette ville [Mantoue], tant plus nous trouvions le païs désert & abandonné, & par tout quantité de maisons ruinées & toutes les terres en friche, quoy que plaines & des plus fertiles d'Italie : Nous trouvions par tout quantité d'ossemens tant d'hommes que de chevaux, & cela meslé avec la solitude du païs donnoit de l'horreur³⁶. »

Comme la peste, la guerre obligeait à changer d'itinéraire. Lorsqu'il quitta Milan le 8 août 1617, Bénard apprit qu'il ne pourrait pas passer par le Piémont car la Savoie et l'Espagne se disputaient Verceil ; pour regagner la France, il fallait donc passer par la Suisse, l'Allemagne et la Flandre. Villamont dut patienter quatre à cinq jours au monastère Saint-Jacob, près de Tripoli, avant de prendre la route pour Damas, à cause d'« une certaine guerre » entre les sandjak beys de Tripoli et de Damas, car l'oncle du sandjak bey des montagnes avait été tué par celui de Tripoli.

Les voyageurs étaient toujours des proies tentantes et faciles, dans des pays dont ils ne connaissaient pas la langue. Les autochtones savaient qu'ils transportaient de l'argent. À Venise, écrit Bénard, il faut donc se méfier des « charlattans, affronteurs, coupeurs de bourse & telles autres sortes de vagabond & fainéans de diverses nations qui se promènent par la ville [...], ne cherchant qu'à trouver proie, car ils cognoissent aussi tost ceux qui sont estrangers & passans [...]»³⁷. Mieux valait donc dissimuler l'argent que l'on portait sur soi.

Les bandits de grand chemin restaient une menace constante. Leur présence obligeait parfois à modifier son itinéraire. Ayant appris qu'il y avait une compagnie de 120 bandits dans la région de Ferrare, Villamont et ses compagnons quittèrent la route à Ravenne et se rendirent à Venise par la mer. Dans le nord-est de la Sicile, d'après Bénard, la présence des brigands dissuadait de prendre la route. Les voyageurs appréhendaient donc d'être rançonnés et tués. Bénard décrit ainsi la peur de ses compagnons à Jaffa : « Ce qui nous estoit encores plus grief estoit la crainte que nous avions d'estre pillés & massacrez par les voleurs Arabes qui nuit & jour vont & viennent en ce port de Jaffa pour y rencontrer les pauvres pèlerins. » Cette peur était fondée, car les voyageurs rencontraient parfois des voleurs. Dans le meilleur des cas, ils évitaient toute échauffourée. En quittant Antioche pour aller à Alep, le petit convoi dont Fermanel faisait partie croisa dix Turcs armés d'arquebuses au passage de l'Oronte. Heureusement, comme les voyageurs possédaient, eux aussi, des arquebuses, ces voleurs turcomans les laissèrent passer. Parfois, hélas, le combat était inévitable. À Bire, sur l'Euphrate, Fermanel et ses compagnons furent attaqués par environ 300 cavaliers arabes qu'ils combattirent avec leurs carabines et leurs arquebuses.

Il était donc parfois prudent de voyager armé afin de pouvoir se défendre. Sur la germe qui conduisait Villamont sur le Nil de Damiette

36. FERMANEL, Gilles, *Le voyage d'Italie et du Levant...*, p. 469.

37. BÉNARD, Nicolas, *Le Voyage de Hierusalem...*, p. 7-8.

au Caire, les passagers reçurent des arquebuses pour effrayer les Arabes qui rôdaient sur les rives du fleuve avec l'intention de les voler. Tous les hommes de la caravane dans laquelle avait pris place Fernel pour aller d'Alep à Babylone avaient des armes pour se protéger « des voleurs & des Arabes ».

Aux XVI^e et XVII^e siècles, quand les corsaires et les marins ottomans parcouraient régulièrement la Méditerranée, les voyageurs mentionnaient les périls qu'ils avaient affrontés contre ces forbans. Plusieurs évoquent une simple menace. Fernel, par exemple, exprime sa peur de corsaires, pourtant invisibles. En passant au large du cap Saint-André, au nord-est de Chypre, lui et ses amis redoutaient de rencontrer le bey de Kyrénia, qu'ils ne croisèrent jamais. D'autres ont vu, ou cru voir, des corsaires qu'ils n'ont pas eu à combattre. Parfois, une menace corsaire, réelle, perturbait l'organisation du voyage. Fernel et ses amis durent aller de Toulon à Cannes par la route, et non par la mer, car on avait signalé la présence de corsaires au large des îles d'Hyères. Pendant l'automne 1589, le vice-consul de France à Alexandrie, des Italiens, des Grecs et des Juifs expliquèrent à Villamont qu'il ne devait pas chercher à aller en droite ligne en France à cause des corsaires de Barbarie et de soixante galères que le sultan avait envoyées pour châtier Tripoli de Barbarie qui s'était rebellée contre les Ottomans, et ils ajoutèrent qu'aucun navire n'emprunterait cette route avant la fin mars. Le fait est que Villamont partit plus tard, en mars 1590.

Le navire où étaient embarqués certains voyageurs fut poursuivi par des corsaires et dut s'enfuir, non sans avoir tiré parfois quelques coups de feu. Fernel subit cette mésaventure quatre fois : au large de Porto Venere et de la Pamphylie, entre la côte syrienne et le nord-est de Chypre, puis entre Damiette et Jaffa. Au large de Marsala, le 5 mars 1617, le navire sur lequel voyageait Bénard fut poursuivi par « une poulque » barbaresque. Bénard eut peur car, écrit-il, si le navire avait été capturé, « nous [aurions été] esclaves misérables en la servitude & captivité des barbares & infidèles qui sont assez coustumiers d'escumer la mer ». Les Barbaresques et les Ottomans n'avaient pas le monopole de la course. Des corsaires chrétiens s'attaquaient aux navires « turcs » et perturbaient gravement le voyage de sujets du sultan. Le 28 septembre 1644, un grand kalyon, et les navires qui l'escortaient, furent attaqués entre les îles de Rhodes et de Karpathos par six galères de Malte commandées par Gabriel de Boisbaudran. Le combat s'acheva par la capture d'environ 350 hommes et d'une trentaine de femmes parmi lesquelles figurait, dit-on alors, une des concubines du sultan Ibrahim. À la suite de cette agression, l'escadre maltaise fit une escale au sud de la Crète, et cette aiguade fut l'une des causes de la guerre de Candie³⁸.

38. BONO, Salvatore, *Les corsaires en Méditerranée*, Paris, Éd. Paris-Méditerranée, 1998, p. 57; PANZAC Daniel, *La marine ottomane. De l'apogée à la chute de l'Empire (1572-1923)*, Paris, CNRS Éditions, 2009, p. 141-142.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, le voyage en Méditerranée conservait une dimension initiatique pour les jeunes gens qui l'entreprenaient, et demeurait une juste expiation des péchés et une promesse de salut pour les pèlerins. Dans tous les cas, il restait une épreuve physique, morale, voire financière. Les mésaventures, rapportées avec une certaine complaisance, nous rappellent des scènes propres à toutes les époques. Le voyageur est une proie facile pour les charlatans, les escrocs et les aigrefins, toujours prompts à lui soustraire quelques sous. Il se rassure donc en circulant en petits groupes, et en recherchant la compagnie de compatriotes.

Les témoignages laissés par une infime minorité de voyageurs, qui eurent la chance de rentrer vivants chez eux, mettent l'accent sur les épisodes violents ou les désagréments du logement ou de la nourriture, mais ils ne doivent pas masquer l'essentiel : pour leurs auteurs, prier dans l'église du Saint-Sépulcre, voir et toucher les saintes reliques conservées à Saint-Jean-de-Latran, admirer les collections de tableaux et d'antiques du pape et des cardinaux justifiait les épreuves subies sur les routes et les navires. En dépit de tous les désagréments, les hommes qui entreprirent de raconter leur voyage en Méditerranée – et ailleurs – le présentent comme une étape irremplaçable de leur vie. Laissons la parole à Villamont :

« Et certainement l'expérience nous a faict cognoistre que ceux qui avoient beaucoup voyagé & remarqué avec jugement les façons de vivre des provinces les plus esloignées, estoient beaucoup plus propres au maniement des affaires que ceux qui s'estoient contentez de vivre en leurs maisons & feuilleter leurs livres, qui ne peuvent si exactement représenter les coutumes gardées és pays estranges [*sic*], que la pratique qu'un chacun qui y a esté en apprend. » Encore faut-il savoir observer, « car ce n'est rien de voir qui ne juge & qui ne retient ce qu'il a veu pour en faire son profit. Et aussi changer d'air non pas d'esprit, c'est se pourmener sans profit³⁹. »

---

39. VILLAMONT, Jacques de, *Les voyages du Seigneur de Villamont...*, préface, non paginée.

RÉSUMÉ

Les relations de voyage rédigées et publiées aux XVI^e et XVII^e siècles donnent des renseignements sur les conditions matérielles des voyages effectués en terre chrétienne et/ou musulmane. Leurs auteurs évoquent la gestion quotidienne du transport, du logement et de l'alimentation, les formalités et les aléas du voyage, et les dangers qu'il fallait parfois affronter. La traversée de la Méditerranée et le pèlerinage en Terre sainte exposaient en effet le voyageur aux gênes de la promiscuité à bord, aux désagréments de la chaleur et au risque d'être capturé en mer par des corsaires. Mais les bakchichs, l'inconfort des auberges et la maladie ne dissuadaient pas de voyager les dévots et les curieux qui voulaient aller prier à Jérusalem ou visiter les collections de peintures du pape et des cardinaux.

ABSTRACT

Travel literature written and published during the 16th and 17th centuries give information about the necessities of life when travelling in Christian and/or Muslim lands. Their authors call to mind the daily management of transport, board and lodging, the administrative formalities and the ups and downs of travels, and the dangers travellers had sometimes to face. The crossing of the Mediterranean Sea and the pilgrimage in the Holy Land exposed travellers to the embarrassments of promiscuity on board, to the unpleasant heat and to the risk of being captured by privateers. Bribes, uncomfortable inns and disease, however, did not dissuade from travelling devout and curious people who wanted to pray in Jerusalem or visit the pope and cardinals' collections of paintings.